

L'apothéose du limon

Né dans un enfer contre ma volonté, je vais finir, comme tant d'autres avant moi, écrasé par l'orgueil d'une idole de viande décrépie.

L'orgueil est le seul carburant qui ne tarit jamais, racine purulente de la survie de notre espèce. Lorsque l'Humanité s'est dévorée, l'arrogance pour fer de lance, elle n'a laissé derrière elle que des déserts de radiation qui réduiraient le plus endurci des soldats en une carcasse fondue.

Les dernières traces de notre espèce n'ont persisté que par pur acharnement, retranchées dans ce bunker de la Guerre froide, tombeau de béton et de rancœur. Bien sûr, l'harmonie n'a pas eu droit de cité dans ce sarcophage de béton vieilli. Enfermez la population la plus imbue d'elle-même dans un espace clos et vous obtiendrez un véritable charnier de pouvoir. Les guerres intestines ont détruit et façonné ce lieu jusqu'à ce qu'une voix, plus haute, plus terrible, plus légitime que toutes ne se fasse entendre au sein du chaos. Un prêtre, accompagné de ses fidèles, n'apportant ni la voie de Dieu ni la paix, mais fédérant la haine. Il a pris le pouvoir par son magnétisme, rayonnant de charisme, il a guidé les égos les plus boursoufflés vers un ultime projet : se venger des dieux qui nous auraient abandonnés au silence de cette cave sombre. Soumis à l'impulsion de cet esprit malade, le bunker a muté, transformé en une usine cathédrale au tintement et claquement de rouages sonnant comme des cloches sacrées en permanence. La société s'est fracturée, deux catégories se sont imposées: d'abord les bourreaux, dévoués au prêtre, façonnant à ses côtés le monde de demain en se nourrissant de la détresse d'autrui, et les misérables, moins forts de volonté, s'aveuglant pour ne plus voir l'horreur. Ces derniers ont dédié leur vie à ramper dans la crasse et la misère pour transmettre les restes d'une fierté brisée à leur nouveau seigneur.

Moi, hérétique parmi d'autres, je répugne cette « majesté ».

L'opulence des puissants se construit sur la combustion de nos frères, on jette nos morts dans les chaudières pour alimenter les lignes de production. Ici, chaque être vivant est un estropié rampant pathétiquement pour sa survie et se nourrit de pourriture dont il ignore la provenance.

L'attraction principale de ce carnaval macabre est la File, une procession sans fin de jeunes hommes à peine majeurs, un pèlerinage serpentant à travers les boyaux de fer du bunker tout entier. La permanence de cette queue est le pouls de notre infamie, rappel malsain du dogme absolu instauré pour nourrir l'hubris de notre maître: « Un membre doit être abandonné par les fidèles pour être greffé à la majesté de la vengeance divine ».

Aujourd'hui je marche dans la traînée de graisse laissée par ceux qui m'ont précédé, entouré de mes semblables, si proche d'eux et pourtant si différent, aveuglés qu'ils ont tous été par la lueur crasseuse de cette bête immonde. Ici, le béton ne transpire pas d'eau, mais d'huile de moteur et de pus. En ligne les uns à la suite des autres, tous attendent avec impatience l'entrée dans l'abattoir, ces idiots ont voué leur vie à ce moment, certains ont nagé dans le sang pour une caresse de son regard divinisé, mais lui n'a d'yeux que pour sa laideur qu'il prend pour de la majesté. Devant moi, un gamin qui vient d'avoir dix-huit ans contemple son bras gauche avec une dévotion obscène ; il sourit à l'idée qu'il pendra bientôt au flanc du « Saint ». Tous, comme lui, viennent d'atteindre la majorité, « des corps frais pour atteindre l'apothéose », voilà la recette de ce tas de viande putride. La file avance au rythme des pistons qui martèlent le sol, un battement de cœur mécanique pour ce charnier à ciel fermé. L'air est si épais de rouille et de mort qu'il faut le mâcher pour ne pas s'étouffer. Je suis le seul à ne pas chanter. Le seul à ne pas voir de « lumière » dans le vrombissement des scies qui, plus loin, découpent la dignité humaine. Peu importe où se pose mon regard, je ne vois qu'un désespoir latent, une population de gueules cassées pour leur « dieu », entourée d'une odeur âcre de putréfaction mêlée à de la rouille. Certains sont si faibles et rachitiques qu'ils ne semblent qu'être des squelettes déambulant pour s'abreuver de son liquide visqueux jauni par la décomposition. Les pas, les cris, les cliquetis des machines et le vrombissement des scies résonnent profondément en chacun, ils rythment leur vie et annoncent leur fin. Plus je me rapproche de sa cour, plus l'odeur de mort brûle les poumons, un véritable charnier qui n'a d'égal que le son des hurlements du dernier amputé. Ils appellent cela l'Apothéose. Moi, je ne vois qu'une montagne de viande avariée qui s'engraisse de nos corps. Devant moi, il n'en reste que trois. Trois fanatiques qui trépignent d'impatience, leurs moignons déjà impatients de rencontrer la lame. Leur joie est un cancer qui me ronge. Ils veulent un sens à leur vie ? Ils ne seront qu'une extension d'un monstre trop fier pour fouler du pied la terre qui l'a fait naître.

Trois, puis deux, puis un, je me tiens enfin seul face à la lourde porte de fer rouillée. Mes muscles tremblent, ma peau se constelle d'une chair de poule si marquante qu'elle semble pourrir de peur, mais je refuse de courber l'échine. Si je dois nourrir ce néant, je le ferai le regard haut, empli de défiance envers cette autorité malsaine.

Deux lames de garde incisent légèrement mon dos pour me forcer à rejoindre le piédestal. Soudain le chaos cesse, je suis aveuglé par cette pièce dont le blanc immaculé est une insulte aux vies si violemment prises. L'odeur glaçante de désinfectant s'infiltre en se mêlant aux effluves de cadavres, créant une ambiance plus effrayante que le bruit des pistons. Cette maudite scie... elle ne bouge pas, elle se contente de dégouliner de sang, goutte par goutte, elle me nargue, prête à attaquer à chaque instant.

Et puis il y a lui. L'immondice dans toute sa crasse, il me surplombe de toute sa masse. Le pus jaune de ses plaies souille le sol blanc, hérésie dorée faite à la pureté de la pièce. L'ironie du mélange de sang de mes prédécesseurs qui dispute chaque centimètre de terrain à ce pus sonne comme un présage funeste.

Soudain, une armée de mains s'abat sur moi, morceau par morceau, on me dérobe ma dignité.

Nu, livré à l'œil glacial des caméras, exposé au moindre être rampant du bunker tel un os à ronger devant une horde de chiens galeux, ma carapace s'effondre. Ma fierté ne mérite dès lors plus de m'appartenir, elle est déjà prête à nourrir la bête. Mes genoux cèdent, je les entends presque éclater, alors que dans le reflet brillant de la lame je ne vois plus qu'une carcasse larmoyante marmonnant ses dernières excuses...

La scie approche, le son infernal de sa rotation est si violent que la lame semble vouloir à tout moment s'arracher à son axe. Au premier contact, la douleur est incommensurable, je me sens comme lié au calvaire de tous ceux m'ayant précédé. Cette agonie de mille âmes s'entremêle à mesure que mon bourreau déchiquette le reste de mon scalp, elle est presque... belle. Je le comprends enfin, le beau de ce destin m'apparaît si étincelant. Le rituel ne me détruit pas, il me libère... Alors que ma conscience s'efface peu à peu, ma solitude s'effondre. Je ne suis plus un homme condamné dans un couloir crasseux, je deviens une brique dans une cathédrale vivante. Mon ancien moi me répugne, et ce monde et ces gens dans la file, et les dieux eux-mêmes, ils me dégoûtent par leur bassesse, moi qui deviens plus grand, plus... moi. Mon ignorance passée n'est plus, moi qui rampais au milieu des autres, hérétique parmi les pieux, j'ai grandi en touchant du doigt l'apothéose. Je ne peux que regarder de haut ces gens qui ne font qu'offrir un membre infime, à présent je le sens, j'offre mon âme entière. Ma propre agonie n'est qu'une note basse dans une symphonie de gloire. Je sens mes souvenirs être triés, polis, intégrés à sa splendeur. Je disparaîs, et pour la première fois de ma misérable existence, je me sens... beau.

Je me sens fier.

Plus, plus, plus, plus... toujours plus grand, plus beau, plus parfait, un millimètre de conscience supplémentaire pour saturer mon dôme de nacre et d'acier. Écoutez ce cliquetis sacré : c'est l'aiguille d'argent qui brode la pensée de cet infidèle à l'océan de ma mémoire. Une voix de plus pour hurler mon nom dans le silence des cieux. Les pécheurs l'appellent boucherie, folie ou agonie, nous l'appelons floraison divine. L'accumulation est si exquise, mon corps fourmille de sainteté, dégouline de l'onction, de liquides semblables à de l'or qui purifient ces terres abandonnées de dieux lâches et fainéants. Lorsque ma lumière pénétrera enfin leur repaire, ils n'auront d'autre choix que de s'agenouiller face à l'être parfait qu'ils auront en face d'eux. Chaque membre volé à ces bouts de viande ridicules est d'une extase incommensurable, je ressens chacun des espoirs de ces faibles êtres écrasés par ma volonté surnaturelle. La moindre jambe soutenant ma gloire, chaque bras que je peux lever pour déchirer le ciel, une forêt de fémurs offerts, un piédestal de dévotion qui m'élève si haut que les étoiles ne sont plus que des poussières sous mes talons. Descendez ! Affrontez ma grandeur ! Votre lâcheté me lasse, vous qui vous prétendez dieux au sein de votre paradis ignorant, confrontez-vous à mon humanité, moi le représentant de tout, l'être vivant supérieur, loin de vos créations les plus fantasmées, je me suis élevé, développant ma gloire dans le limon de votre échec. Vous avez créé l'homme par ennui, je le récolte par sagesse ! Un démiurge entouré d'insectes rampants, voilà l'outrage que vous infligez à ma beauté dans votre couardise, vous qui devriez louer ma noblesse, je n'attends que votre perte. Le bunker ne contient plus ma gloire, il en est la peau. Le chœur de mes mille cerveaux ne prie plus : il exige. À mes pieds, le bruit des gouttes de sang, de la scie et des pas se mélange dans une cacophonie envoûtante rythmant les pas de cette magnifique file d'idiots se bousculant à la boucherie dans l'espoir vain d'atteindre, le temps d'un instant, la perfection. Les secondes deviennent des heures, puis des jours et des années, ma puissance s'étend toujours plus haut, méprisant les astres qui me paraissent bien bas, désormais, face à mon immensité. Pourtant les dieux, toujours aussi lâches, ne semblent pas vouloir se manifester. Si le ciel reste muet, mon appétit ne l'est pas. Dans le chaos de mon bunker, rien ne résonne plus que le chœur des mille cerveaux qui me composent, réclamant à l'unisson la grandeur. Les témoins de l'excellence sont inutiles, seule la matière sert à mon pouvoir, alors je m'étends et je murmure au ciel mon unique souhait : Plus, plus, plus, toujours plus...

Nombre de mots: 1833